

L'ÉDITO

PAR...
@mc_tabet

La colère...
contre qui ?

Grosses galères et maxi débrouille. Pour l'instant, les Français, et notamment les Franciliens, font contre mauvaise fortune preuve d'imagination et de solidarité. Ils marchent, pédalent, posent des RTT ou s'essayent au télétravail... L'entraide familiale, amicale et même professionnelle apaise les esprits. Au bout de six jours de grève, la tension monte pourtant. On se bouscule pour prendre le train, on s'invective dans les embouteillages, on redoute des retrouvailles impossibles à Noël, des commerces sans clients à la veille des fêtes... Et si le conflit durait, nul ne sait contre qui se dirigerait la colère de l'insondable opinion publique. Contre les syndicats jusqu'au-boutistes ou contre le gouvernement hésitant ? Autant que le contenu de sa réforme, le Premier ministre devra soigner la manière de l'annoncer. En politique, l'action ne se suffit pas à elle-même... Elle doit être explicitée. Or, dans ce domaine, le gouvernement aurait intérêt à réformer... sa communication.

MARIE-CHRISTINE TABET

→ LA SUITE DE NOTRE DOSSIER PAGES 4 à 6

“
L'individualisme est si fort que, quand l'entraide assez naturelle refait surface en période de crise, on s'en étonne...
SÉBASTIEN HOF,
PSYCHOLOGUE DU TRAVAIL

Vive l'entraide !

La mobilisation contre la réforme des retraites dure depuis six jours et la galère ne cesse de croître. Place donc au système D !

PAR CHRISTEL BRIGAUDEAU

VOILÀ SIX JOURS qu'a débuté le mouvement de grève contre la réforme des retraites et Pascal, pour ne parler que de lui, commence à en avoir plein les pattes. Mais cet étudiant en première année de droit qui, depuis jeudi, cavale deux heures par jour pour aller et revenir de la fac de droit « comprend l'importance du problème des retraites » et l'enjeu de cette réforme dont l'architecture doit être dévoilée demain par le Premier ministre, Edouard Philippe.

Aujourd'hui, en ce deuxième « temps fort » de manifestations et de mobilisations, la SNCF et la RATP annoncent des perturbations identiques à celles vécues hier par les voyageurs. Les routes, qui ont affiché un record de lenteur avec 600 km de bouchons cumulés dans la matinée en région parisienne, risquent aussi la paralysie. Dans les établissements scolaires, de source syndicale, la mobilisation se dessine aussi, moins massive que jeudi.

Pascal, pour l'instant, résiste à la cohue éreintante, capuche contre capuche, en attendant des bus qui n'arrivent jamais. Ou sous terre, à piétiner dans l'espoir de voir

passer un RER B. Il préfère s'enthousiasmer pour la générosité de ces lointaines connaissances de fac qui lui ont proposé spontanément un hébergement près de l'amphi, hier. Vendredi, avec quelques copains, il s'est cotisé pour « partager un Uber » et éviter une randonnée forcée dès potron-minet.

La partition majeure des réseaux sociaux

Ces exemples sont légion. Même ternies par une fatigue croissante chez les usagers, la débrouille et l'entraide battent aussi le pavé détrempé. A Melun (Seine-et-Marne), l'hôpital a mis à disposition 18 matelas pour ses personnels soignants en galère. Plusieurs lycées ont bricolé des forums sur Internet pour permettre aux élèves qui habitent loin de trouver des logements temporaires à proximité.

Les réseaux sociaux, grande nouveauté par rapport aux paralysies de 1995 ou même de 2003, jouent une partition majeure dans ce système D. Nextdoor, une application d'entraide gratuite entre voisins, a vu bondir depuis la semaine dernière les connexions sur sa plate-forme, principalement pour « des demandes de covoiturage, de garde d'enfants,

de conseils ou de matériel pour circuler à vélo », détaille Emile Josselin, porte-parole de l'entreprise.

Mais ces solidarités « s'observent davantage à toute petite échelle que d'une manière générale dans la société », tempère Sébastien Hof, psychologue du travail. « L'individualisme est si fort que, quand l'entraide assez naturelle refait surface en période de crise, on s'en étonne... »

Relaxation dans les bouchons

On s'en ravit aussi, comme dans le quartier de Lourdes, alias Loulou la Parisienne, qui, hier, a veillé sur Adeline, 3 ans, la fille de voisins en perdition dans les bouchons. Elle devait dans la foulée traverser la moitié de Paris à pied... pour préparer une maraude festive pour des sans-abri. « C'est pas le bout du monde, c'est la solidarité qui nous fait avancer ! Ce serait bien qu'on revienne plus souvent à cette entraide sans argent », philosophe cette gardienne d'immeuble.

A Bois-Colombes (Hauts-de-Seine), Céline, cadre sup dans l'assurance, a proposé à ses équipes de télétravailler. Elle-même, forcée de rejoindre son bureau des Champs-Élysées, a fait profiter à d'autres de sa voiture de fonction : « C'est sympa, on discute ! » Quand personne ne monte à bord, elle s'efforce d'écouter des podcasts « tranquilles » pour « se relaxer des bouchons ».

Les coups de klaxon sur les routes, et les coups de Calgon sur les réseaux sociaux, très peu pour elle. Jeudi dernier, à l'école en grève de ses enfants, elle a apporté des croissants. ■



TÉMOIGNAGE

A pied et en covoiturage, le périple d'Isabelle

IL EST 5 H 50, hier matin, quand Isabelle, 50 ans, quitte son domicile, à Argenteuil (Val-d'Oise), pour rejoindre son travail à La Celle-Saint-Cloud (Yvelines). Un trajet d'environ 17 km, que nous avons fait avec elle. Cette assistante des ventes a opté comme depuis jeudi pour du covoiturage avec une de ses collègues.

Première étape : rejoindre à pied le pont de Bezons, lieu du rendez-vous avec Fabienne. Une marche de 3 km qu'elle aurait pu s'épargner si le bus 272 avait été en service, mais, cette fois encore, le trafic est au point mort. « Il n'y en a pas un seul qui est passé depuis jeudi, indique-t-elle. La RATP a annoncé davantage de bus pour aujourd'hui, mais ça doit être pour Paris. En banlieue, on ne les voit pas. » Elle consulte tout de même le panneau de l'arrêt de bus. L'écran affiche toujours « service non assuré ».

Pluie cinglante, thermomètre à 8 °C... Isabelle progresse.

« Je n'ai pas le choix, explique-t-elle. Je ne peux pas faire de télétravail. C'est soit ça, soit je pose une journée. » Les passants comme les véhicules sont encore rares à cette heure. « On est à la moitié », annonce Isabelle, en passant devant l'usine Dassault. La pluie et les flaques d'eau ont imbibé le bas de son pantalon et ses chaussures.

« Il n'est pas encore 7 heures, et c'est déjà complètement bouché »

Le pont de Bezons se profile enfin. « Il n'est pas encore 7 heures, et c'est déjà complètement bouché », constate-t-elle. Pour franchir le passage pour piétons, elle doit se faufiler entre les véhicules qui s'entassent pare-chocs contre pare-chocs. Au terminus du T2, des voyageurs attendent la prochaine rame. C'est cette ligne qu'Isabelle prend d'habitude le matin, après être descendue du bus. Puis, à La Défense, elle fait un changement pour prendre le Transilien ligne L. Cela lui prend en tout environ une heure et demie.

Si les difficultés de transport ne l'amuse pas plus que ça, elle dit comprendre le point de vue des grévistes. « Chacun défend ses acquis comme il peut, justifie-t-elle. Si on ne le fait pas, on perd tout. » Elle a connu des grèves

COMMENT ÇA, PARTAGER LES FRAIS D'ESSENCE ?!
ON EST DÉJÀ BIEN SYMPAS D'ACCEPTER DE VENIR AU BOULOT DANS VOTRE VOITURE, PATRON !



Rareon



Paris, hier. A trottinette, à vélo, en covoiturage ou à pied, chacun s'organise face à la paralysie des transports : système D et solidarité jouent à plein.

Des applis à la rescousse



Vive le « court-voiturage » domicile-travail en ce moment ! L'application Karos

(www.karos.fr, photo ci-dessus) transforme le véhicule d'un particulier en transport collectif. Gratuit pour les passagers, jusqu'à 4 à bord, puisque la région Ile-de-France prend en charge le coût du trajet en période de grève et deux trajets par jour toute l'année pour les abonnés Navigo, le conducteur perçoit, lui, 3 € minimum par passager. Les tarifs des VTC peuvent flamber, jusqu'à quatre fois le prix habituel en ce moment selon le principe de l'offre et de la demande. Avant de passer commande, l'appli Bebop compare les différentes offres, le temps d'attente et le prix d'une course entre Uber, Kapten ou G7. Quand les voisins ou les grands-parents sont indisponibles pour garder en urgence les enfants, Yoopies.fr (photo ci-dessus) ou encore Keradom (www.keradom.fr) sont des applis qui peuvent sauver la mise en dégotant nounou ou baby-sitter dans son quartier et à la dernière minute.

A.R.



LP/PHILIPPE POUQUET

pires que celle-ci. « Dans les années 1980, les gens montraient carrément sur les tampons des trains. Je me souviens que même l'armée venait en camion aux gares pour transporter les gens. »

Fabienne sort enfin de son parking avec sa Citroën C4. « Heureusement qu'elle est là. Sans elle, je n'aurais pas su comment faire », remercie Isabelle. Au bout de quelques mètres, les voici bloquées dans un embouteillage. Il faudra une bonne vingtaine de minutes pour s'en extraire. La

playlist de la radio enchaîne avec Francis Cabrel. Les bouchons sont passés. La voiture se faufile dans les rues pavillonnaires de Carrières-sur-Seine, puis de Chatou... Le périple prend fin à 8 h 25. La journée de travail d'Isabelle peut commencer.

Le retour, « c'est le pire trajet que j'ai fait »

Le trajet de retour est encore plus compliqué. Partie à 16 h 50, elle n'est arrivée qu'à 19 h 40, soit presque trois heures plus tard. « C'était

bouché à La Celle Saint-Cloud, explique-t-elle. On a mis quarante-cinq minutes pour passer le pont de Bougival. Arrivée vers 18 heures au pont de Bezons, elle a pris un premier bus qui l'a emmenée à la gare d'Argenteuil. « Il y avait du monde mais j'ai réussi à monter », relate-t-elle. Un autre l'a ensuite déposée près de chez elle. « C'est le pire trajet que j'ai fait. Mais ils annoncent que ce sera encore plus dur demain. On verra bien », conclut-elle.

THIBAUT CHAFFOTTE



Un simple accord avec son employeur permet de faire du télétravail... mais certains patrons ne se montrent pas conciliants.

FOCUS

Le télétravail une solution... pas toujours possible !

TRAVAILLER DE CHEZ SOI, c'est possible et même plus facile depuis quelques mois. Plus besoin de modifier son contrat de travail, un simple accord oral ou par écrit entre l'employeur et son salarié suffit. Encore faut-il pouvoir effectuer sa mission depuis son domicile et que les employeurs acceptent...

Faute de RER, et plutôt que de prendre sa voiture pour rejoindre son entreprise spécialisée dans le digital à Paris, Florence a ainsi opté depuis jeudi pour cette solution. « L'entreprise avait prévu cette possibilité depuis un moment », explique cette responsable de développement domiciliée en Seine-et-Marne. Sa mission consiste à contacter par téléphone de potentiels nouveaux clients et leur faire signer des contrats. Pour l'instant, assure-t-elle, son absence du bureau, tout comme celle de sa quarantaine de collaborateurs, ne lui a pas porté préjudice : « Ce que l'on fait au bureau, on peut le faire de chez nous. C'est facile de quantifier notre productivité, et les chiffres sont au rendez-vous. »

Victor, lui, n'a pas eu l'autorisation de son patron.

« J'habite au nord de Paris. En temps normal, je mets d'une heure et demie à deux heures par trajet. Mais là, avec les grèves... Je n'ai même pas cherché à atteindre la gare du Nord », se désespère ce chef de projet dans une PME d'Antony, dans les Hauts-de-Seine. Muni d'un ordinateur professionnel, il pensait pouvoir travailler chez lui. Mais son supérieur lui a opposé une fin de non-recevoir. « Il m'a dit que ce n'était pas possible sans justification, et que je devais poser un RTT ou un jour de congé sans solde. » Résultat, Victor en est à sa 3^e RTT posée. « Je peux encore en poser trois et cinq jours de congés payés, souffle-t-il, mais je ne vais pas pouvoir continuer comme ça longtemps... »

« Pas adapté à la vie de l'entreprise »

Même désarroi chez Juliette qui travaille dans un groupe de communication dans le XX^e arrondissement. « Mon patron considère que le télétravail n'est pas adapté à la vie de l'entreprise et refuse catégoriquement », rapporte cette habitante de l'Oise. Jeudi et vendredi, elle n'a pu se rendre au bureau. « Il m'a suggéré de prendre des congés, ce que j'ai refusé, j'ai donc deux journées à rattraper. » Hier, elle a pris le seul train qui circulait le matin pour se rendre à son travail et espère pouvoir emprunter le seul disponible dans l'après-midi. Soit quatre heures passées dans les transports.

IRIS PERON

(AVEC AYMERIC RENOU)

COMBIEN AVEZ-VOUS PERDU DE TEMPS ?

VOIX express

PROPOS RECUEILLIS PAR LILY JAILLARD



Emily Fawcner

20 ans, étudiante Franconville (95)

Je n'ai pas perdu du temps... Mais de l'argent. En voiture, j'ai mis, comme en train, quarante minutes pour aller à mon école. Le problème, c'est que le parking coûte 10 € pour quatre heures... Pour douze heures de cours, ça va monter jusqu'à 30 €. Je n'ai pas pu dormir chez des amis à Paris car ils vivent dans des chambres de bonne et n'ont pas de place pour moi.



Louis Gins

32 ans, ingénieur Paris (VI^e)

Au moins une demi-heure ce matin. En partant de chez moi, impossible de trouver un Vélib'. Ils étaient tous pris ou cassés, donc inutilisables. J'ai fait plusieurs stations autour de moi puis je suis parti à pied. J'ai quand même beaucoup de chance de vivre dans le centre de Paris, je subis moins la grève que les Franciliens.



Guillaume Magne

19 ans, étudiant Paris (XV^e)

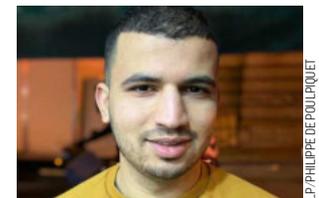
Plus d'une heure. J'ai perdu trente minutes ce matin, et encore plus cet après-midi... En métro, j'arrive à la fac en quinze minutes. Mais à vélo, c'est plus difficile. Les pistes cyclables sont pleines de trous, et ce soir mon pneu m'a lâché. Je ne sais pas comment rentrer. J'ai marché avec mon vélo crevé des kilomètres. Je vais devoir trouver d'autres solutions.



Jean-Emile Monebene

43 ans, manager Neuilly-sur-Marne (93)

Quatre heures ce matin. Je suis parti à 6 heures et j'ai pris le RER A jusqu'à Châtelet. J'ai marché jusqu'au RER C, mais il ne fonctionnait pas. Je suis allé à pied jusqu'à Bir-Hakeim. J'étais attendu à 7 h 30, je suis arrivé à 11 heures. Demain, un collègue viendra me chercher à 5 heures en voiture, je ne pourrai pas être en retard !



Walid Kaci

25 ans, autoentrepreneur Neuilly-Plaisance (93)

Une heure pour arriver à mon travail. D'habitude, je prends trente-cinq minutes. Je savais que ce serait bouché, donc j'ai anticipé et pris une demi-heure d'avance... Mais ça n'a pas suffi. Je ne peux pas partir plus tôt de chez moi, et je n'ai pas d'autre moyen de transport que ma voiture. Donc je vais être encore en retard pour le reste de la semaine.

LP/PHILIPPE POUQUET